

AGONIE DU PAGANISME ANTIQUE

Antoine COURBAN

Docteur en Médecine. Professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth.

The Darkening Age. The Christian Destruction of the Classical World

Catherine Nixey

Mac Millan Editions, 2017, New York, 305 pages

On se souvient de la polémique suscitée, en 2009, par le film *Agora* d'Alexandro Amenábar, fiction philosophico-historique sur le conflit entre la rationalité du savoir à l'époque tardo-antique et le dogmatisme chrétien. Le film, basé sur des faits réels de la vie de la mathématicienne-philosophe Hypathie d'Alexandrie, met en scène plusieurs personnages historiques dont le patriarche Saint Cyrille, une des grandes figures de l'histoire de l'Eglise chrétienne. Le titre de l'ouvrage de Catherine Nixey, (*The Darkening Age / L'Age de l'Obscurantisme*), se situe dans un climat conflictuel semblable. Le lecteur risque d'être troublé en découvrant des faits de violence religieuse dont fut victime le paganisme de l'antiquité tardive et qui résonnent en écho aux violences du radicalisme islamiste-jihadiste contemporain. Pour Catherine Nixey, le vandalisme culturel islamiste qu'on voit aujourd'hui résonne en écho à celui de son lointain prédécesseur chrétien tardo-antique. En découvrant ce que des légions de moines avaient jadis fait à Palmyre, Apamée, Antioche, Beyrouth, Alexandrie et d'autres lieux, on a le sentiment de lire les derniers méfaits des Talibans, d'Al Qaëda ou de Daesh (Etat Islamique).

Toutes les religions, notamment monothéistes, sont habituellement présentées comme naturellement pacifistes et civilisatrices. Cependant, l'observation de leur déploiement dans le champ de l'histoire révèle une autre réalité faite d'innombrables formes de violence que résume Ibn Khaldoun (1302-1406) dans *Al-Muqaddima* (Les Prolégomènes) : « La guerre est naturelle à l'homme ; aucune nation, aucune génération n'y échappe. Le désir de se venger a ordinairement pour motif la rivalité d'intérêts et la jalousie, ou bien l'inimitié, ou bien la colère de Dieu et de la religion ». Lorsque la religion elle-même sert d'idéologie au pouvoir en place, il devient quasi impossible de distinguer la « violence religieuse » de la « violence politique » tout court. Tel serait, en gros, la thèse principale de l'ouvrage de Nixey qui prolonge d'autres publications érudites sur le même thème comme « *Christianisme et Paganisme du VI^e au VIII^e siècle* » de Ramsay MacMullen (Les Belles Lettres, 2004) ; « *Vers la pensée unique: La montée de l'intolérance dans l'Antiquité tardive* » de Polymnia Athanassiadi (Les Belles Lettres, 2010) ou encore « *Chronique des derniers païens* » de Pierre Chuvin (Les Belles Lettres, 2011), pour ne citer que ces trois essais parmi une foule d'autres qui constituent un complément utile, voire indispensable, à l'ouvrage de Nixey.

La question du triomphe du Christianisme qu'aborde l'auteur demeure un sujet épineux et réveille de multiples susceptibilités quant à l'historiographie chrétienne de l'antiquité tardive, suite à la conversion de l'empereur Constantin au début du IV^e siècle. Le Christianisme deviendra peu à peu la religion d'état de l'Empire Romain à la fin du siècle, sous Théodose. Nous avons pris l'habitude de considérer le récit historique de l'après-Constantin comme une chronique de l'église chrétienne, de ses conciles œcuméniques convoqués par le pouvoir impérial romain et des querelles autour de certaines définitions dogmatiques. L'image qui meuble notre subconscient, sous l'influence des récits hagiographiques notamment, est celle de violentes persécutions antichrétiennes de Néron à Dioclétien. Puis, avec Constantin, tout semble s'apaiser. Le monde antique devient chrétien, sereinement dirait-on. A partir de quand pouvons-nous parler de « persécutions » antichrétiennes ? Comment le Christianisme s'est-il répandu à partir du IV^e siècle ? Est-ce que les populations de l'Empire ont renoncé à la religion antique par simple conversion ou sous l'effet d'une violence quelconque ; laquelle ? Telles sont certaines questions que pose l'ouvrage de Nixey qui couvre essentiellement la période entre Constantin 1er (272–337) et Justinien 1er (482–565) avec quelques extensions avant et après cette tranche historique.

Certains auteurs ont abordé la question de la christianisation de l'empire à partir du IV^e siècle, soit en privilégiant le rôle de l'empereur romain chrétien, comme le fait Paul Veyne ; soit en mettant l'accent sur le travail en profondeur ainsi que le zèle pieux d'humbles missionnaires, dans la foulée de Paul de Tarse, comme le pense Marie-Françoise Baslez. Ramsay MacMullen, Pierre Chuvin et Polymnia Athanassiadi ont eu le mérite d'enlever la poussière accumulée durant des siècles d'oubli sur la mémoire de la fin du paganisme antique. Catherine Nixey, quant à elle, dresse une fresque monumentale qui fait vaciller certains de nos préjugés sur ces époques lointaines. Elle se concentre sur le bilan de l'éradication violente de l'ancienne religion, notamment en des lieux qui sont aujourd'hui au cœur de l'actualité brûlante du Levant. L'image qu'elle dégage de certains groupes chrétiens de cette époque est loin d'être un idéal de douceur, de tolérance et de bonté. A lire son récit, on finit par se dire que rien ne ressemble plus à ces groupes chrétiens tardo-antiques que les Talibans de nos jours, les radicaux de Daësh ou d'Al-Qaëda ainsi que les réseaux de jihadistes-suicidaires. Ce faisant, on prend la juste mesure de l'immense progrès que l'évolution multiséculaire vers la modernité a permis d'opérer en permettant au Christianisme de privilégier son idéal d'humanité, de douceur, de fraternité universelle et de bonté. Sans les défis de la critique, depuis les Lumières, on n'aurait pu imaginer des théologiens et des penseurs de la dimension d'un Teilhard de Chardin ou d'un Karl Barth, un Dietrich Bonhoeffer, un Harvey Cox et un Gianni Vattimo, ces trois derniers se rejoignant autour de la notion de « christianisme non-religieux ». Par-là, il ne s'agit point d'annoncer la fin du christianisme mais la maturité de l'humanité comme le dit le pasteur-théologien Bonhoeffer enfermé par les nazis dans un camp de concentration : « « En devenant majeurs, nous sommes amenés à reconnaître réellement notre situation devant Dieu [...] Les chrétiens vont devoir désormais penser et agir sans tutelle pour constater ce qu'ils croient eux-mêmes », sans se retrancher nécessairement derrière le dogmatisme de l'enseignement de leurs églises.

Tel n'était pas le cas dans l'antiquité tardive, sujet de préoccupation de Nixey. Elle brosse un tableau saisissant de quelques persécutions antichrétiennes de la période pré-constantinienne et de la martyrologie des victimes. Mourir pour Jésus-Christ était, chez certains chrétiens, à l'image des jihadistes suicidaires actuels, un passeport assuré pour passer directement dans l'au-delà et jouir de la félicité du paradis. Dès

lors, ils semblent rechercher la mort quitte à provoquer le pouvoir romain à l'instar de la secte des Donatistes à laquelle s'opposera Saint Augustin. Pour un tel imaginaire religieux, qui vit dans les temps eschatologiques, peu importent les acquis de ce monde puisque le « salut » a déjà eu lieu. Telle est la grille de lecture qui permet de comprendre certains comportements qui nous paraissent étranges et mortifères, que rapporte Nixey de manière rigoureusement documentée et qui pointent l'exaltation religieuse démesurée et excessive. Elle rappelle que les chrétiens étaient poursuivis, non pour leur foi, mais pour leur insubordination aux lois romaines, tel leur refus d'accomplir certains rites aux dieux de la cité comme l'offrande d'encens. Elle rapporte longuement le cas de Pline le Jeune, sous Trajan, qui dépense des trésors de persuasion en Bithynie pour amener les « insubordonnés » à toucher uniquement l'encens de l'offrande afin de ne pas devoir les jeter en prison. En désespoir de cause, Pline finira par demander à l'empereur de mettre fin à ces mesures.

Après la conversion de Constantin, le pouvoir romain chrétien s'en prendra aux « idolâtres » pour impiété, à cause de leur foi. La répression aura dès lors un caractère religieux nettement affirmé. Nixey rapporte, de manière toujours aussi documentée, la destruction des temples d'Athéna-Allât à Palmyre, de Zeus-Baal à Apamée, la résistance au christianisme des populations de la Bekaa libanaise, la ruine du temple de Marnas à Gaza, l'épouvante créée par la réduction en cendres du plus bel édifice de l'antiquité, le temple de Sérapis (Serapeion) d'Alexandrie ainsi que de la bibliothèque de cette ville, sans compter les grandes destructions des statues des anciennes divinités à l'image de ce qui est arrivé aux Bouddhas géants de Bamyane en Afghanistan sous les Talibans. Elle rend justice à la mémoire de la mathématicienne et philosophe Hypathie, lapidée et atrocement mutilée par les moines et la populace fanatisés par les harangues imputées au Patriarche Cyrille d'Alexandrie. Elle rapporte les autodafés de milliers et de milliers de livres comme ceux organisés par l'évêque de Beyrouth, la grande métropole universitaire, au VI^e siècle, après qu'il a incité ses fidèles à fouiller dans toutes les maisons à la recherche du moindre écrit de « magie et de sorcellerie ». C'est ainsi qu'on qualifiait la culture de l'hellénisme, et c'est sous cette qualification que disparurent des pans entiers de la littérature tardo-antique, notamment néoplatonicienne. L'impression qu'on tire de tout cela est que l'Inquisition n'est pas une dérivation de l'Eglise d'Occident du Moyen Age européen mais semble

plutôt une pulsion profonde qui, de manière cyclique, s'exacerbe ou se calme. L'auteur cite des extraits imputés à de grandes figures de l'histoire de l'Église dont certains propos peuvent surprendre dans la bouche d'un Augustin d'Hippone, un Jean Chrysostome ou un Martin de Tours.

Malheureusement, et en dépit de la rigueur de sa documentation, Catherine Nixey tombe souvent dans la polémique. C'est le talon d'Achille de son ouvrage. Son regard n'est pas suffisamment neutre. Elle semble faire de son objet d'étude une affaire personnelle. On a le sentiment qu'elle souhaite régler certains comptes avec le dieu chrétien et l'histoire chrétienne. C'est dommage car son ouvrage demeure fascinant fut-il dérangeant. Elle a le mérite de nous rapporter le témoignage touchant du grand aristocrate Symmaque (342-403) qui a résisté avec l'énergie du désespoir à la ruine de son univers et de sa brillante culture. Les paroles du vieux Symmaque semblent avoir été écrites hier et s'adressent, avec beaucoup d'humanisme, à tous les radicaux religieux du XXI^e siècle : « Nous admirons les mêmes étoiles, le ciel nous est commun à tous, le même univers nous entoure. Quelle importance existe-t-il à ce que chacun utilise telle ou telle sagesse dans sa recherche de la vérité ? ». On attend avec impatience la traduction en langue arabe de « *The Darkening Age* » de Catherine Nixey, elle serait particulièrement instructive pour les lecteurs du Levant.

